

PROLOGUE

La nuit était opaque. Les hommes avançaient à couvert. Ils avaient laissé les armes lourdes, ils n'avaient que des poignards. Des poignards et leur détermination qui les rendaient féroces. Six hommes quasiment mains nues contre six hommes qui montaient la garde, armés de fusils de chasse et d'armes de poing, mais six hommes insouciantes. On les entendait rire devant la grange, autour du petit braséro sur lequel cuisait de la viande, embaumant l'air d'effluves entêtants, faisant gronder les ventres des hommes tapis qui, eux, n'avaient pas mangé à leur faim depuis des lustres. L'un d'eux tourna sa face maquillée de boue et de suie vers ses compagnons à plat ventre. On ne distinguait que le blanc de ses yeux. Chacun se concentra sur la main levée. L'homme tendit quatre doigts en indiquant la porte de la grange, puis deux à l'opposé. L'information passa silencieuse jusqu'à ce que tous eurent acquiescé, puis tout alla très vite. Les ombres se déployèrent rapides et silencieuses. On entendit des cris étouffés et le bruit de corps qui tombent lourdement. En un instant, ils se retrouvèrent à l'entrée du bâtiment, se comptèrent, soulagés, et après avoir brisé le cadenas qui maintenait la porte fermée, entrèrent.

Trois corps enchaînés, les bras en croix, pendaient lamentablement du plafond. Seule la pointe de leurs pieds touchait le sol, les empêchant de prendre appui. Leurs membres désarticulés

n'étaient que plaies immondes et chairs meurtries, l'odeur insupportable. Une odeur de putréfaction, de sang, d'urine et d'excréments, et plus subtile mais non moins tenace : l'odeur de la souffrance quand elle atteint son paroxysme, l'odeur de l'homme qui n'en est plus un, réfugié aux confins de la terreur et de la démence. Délicatement, les hommes les détachèrent et les allongèrent par terre, au milieu de barres de fer et d'instruments ensanglantés en tout genre. L'un d'entre eux n'avait plus de doigts. Chaque doigt avait été coupé à une hauteur différente donnant à ses mains un air grotesque, le privant par là même de cette ultime dignité. Un était mort, les chairs noircies par la gangrène, les deux autres mourants. Avec d'infimes précautions, ils les installèrent dans les civières qu'ils avaient apportées. Le silence était étourdissant. Pas encore de colère, pas encore de haine, juste du chagrin. Celui qui prend aux tripes. Du chagrin comme celui des enfants quand ils ne comprennent pas, face à l'injustice et à la cruauté. Du chagrin qui faisait monter les larmes aux yeux de ces combattants aguerris. Toujours sans un mot, sans même pouvoir se regarder, comme une valse lente et bien orchestrée, ils se saisirent des brancards, ramassèrent toutes les armes qu'ils trouvèrent et se fondirent dans la nuit, tels des fantômes, sans se retourner, sans regard aucun pour la viande succulente qui grésillait doucement sur la braise.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

La colonne de poussière s'allongeait, comme suspendue dans l'air immobile, se dirigeant plein ouest vers l'astre incandescent. Les ouvriers qui travaillaient à la réfection de la route s'épongèrent le front et, profitant de l'absence du contre-maître, s'appuyèrent sur leur pelle pour mieux commenter l'évènement : il y avait de la visite dans un des domaines et la chose était suffisamment rare pour susciter l'intérêt général.

Tôt le matin, la carriole avait fait le trajet en sens inverse, avalant allègrement les trois heures nécessaires pour atteindre Meijos, la ville la plus proche. Mais là, malgré le soleil couchant, la température avoisinait les quarante degrés et la poussière du désert chauffée à blanc rendait la progression des mules lente et pénible. On était mercredi, un hôte avait donc dû arriver par le train hebdomadaire qui liait Meijos à la capitale Lisima. Apparemment, cet hôte était quelqu'un de suffisamment important pour qu'on lui envoie la carriole des dimanches, reconnaissable à ses coussins en cuir molletonné et à la capote élégamment ourlée d'un liseré bordeaux. Ce n'était de toute évidence pas celle ordinairement utilisée pour le ravitaillement ou le transport des personnes négligeables, généralement pourvue, elle, de banquettes en bois brut et dont une toile grossière et usagée en recouvrait les arceaux. Les ouvriers se passionnèrent un instant, chacun donnant un avis, puis ayant épuisé

l'intérêt du sujet, ils se remirent à l'ouvrage avec l'indifférence et la nonchalance propres à ces gens d'Amérique du Sud.



David Müller regrettait amèrement d'avoir cédé aux exigences de son éducation européenne, l'obligeant dans un moment de scrupule à s'affubler de son costume noir étriqué pour sa première rencontre avec le señor Medeiros. Ici, les gens allaient torse nu pour les plus pauvres, ou vêtus de chemises en lin ou en coton suivant leur position sociale, mais portées toujours largement ouvertes sur la poitrine. À la rigueur, à la messe du dimanche, les plus riches revêtaient un petit gilet court et sans manches, porté sur une chemise aux manches bouffantes et au col amidonné, mais de cravate, jamais. Il pestait donc intérieurement, n'osant toutefois pas la desserrer tout à fait, moins par peur d'arriver débraillé que pour garder un semblant de dignité face à ses deux accompagnateurs hilares.

C'était comme un ruban sans fin. Une piste blanche et poudreuse qui traversait une steppe aride. Çà et là, des cactus dressaient leurs silhouettes menaçantes comme une armée désordonnée mais figée dans un garde-à-vous impeccable. Des bosquets d'arbustes rabougris aux épines acérées projetaient une ombre mesquine que les flux de chaleur rendaient mouvante. La sécheresse de la saison avait replié les rares végétaux sur eux-mêmes. Mis à part les cactus imposant leur belle couleur vert sombre, tout semblait mort. David Müller savait cependant pour l'avoir lu que cette inertie était trompeuse et que bientôt, à la saison des pluies, des torrents d'eau tiède envahiraient la vallée, redressant les sentinelles endormies et parant le désert de milliers de fleurs multicolores. Devant, comme une promesse se dressait la ligne majestueuse de la cordillère des Andes, dont les cimes les plus lointaines se paraient de

blanc, faisant étinceler ses pics comme des griffes acérées tendues vers le ciel.

À mesure qu'ils progressaient, le paysage changeait. Il y avait moins de cactus, plus de bosquets. Comme sortant de sa torpeur, la nature reprenait des couleurs ; moins de gris mais des camaïeux de verts et de bruns. La faune aussi semblait se réveiller. À leur passage, des petits rongeurs effrayés détalait et couraient se réfugier dans leurs terriers, laissant derrière eux leurs traces imprimées dans la poussière.

David Müller soupira. Ses pensées s'égarèrent un instant – oh ! rien qu'un instant – vers les grasses prairies de son enfance, et il but une gorgée d'eau tiède à la gourde qui lui avait été donnée. Machinalement, il tapota la petite mallette de cuir noir qu'il avait placée tout contre lui et qui contenait ses maigres trésors : le peu d'argent qui lui restait, un portrait en médaillon de sa mère le jour de son mariage, les divers papiers attestant de son identité et de ses compétences et surtout, la lettre de recommandation du professeur Van Derk, spécialiste des maladies tropicales, au Señor Juan Medeiros concernant le jeune docteur Müller.

Jesus et Pablo devisaient gaiement sur le chemin du retour. Le malaise de leur passager était parfaitement évident et ils utilisaient naturellement le patois de leur province d'origine, l'ignorant superbement, avec l'insolence des domestiques ayant décelé une origine sociale modeste. Ils en avaient même fait le centre de leur conversation.

« Caramba, il est rouge comme un cul de singe !

– Aïe, il va bientôt falloir un docteur pour soigner le docteur ! »

Ils rirent de bon cœur enchantés de leur calembour. Finalement, la journée avait été excellente. Partis tôt le matin, ils avaient échappé aux corvées quotidiennes et le train avait eu une heure et demie de retard au lieu des trois quarts d'heure

habituels, ce qui leur avait permis une plus ample tournée des troquets de Meijos.

Une journée comme cela ne se retrouvait pas si souvent et ils avaient eu à cœur d'en profiter pleinement. D'ici peu, le sentier se fraierait un chemin à travers la montagne, suivant les méandres d'un ruisseau asséché en cette saison. Cela leur permettait d'accéder directement à l'autre versant, les affranchissant des trois longues heures supplémentaires de sentier escarpé, obligatoire pendant la saison des pluies.

Trois quarts d'heures plus tard, ils débouchaient de l'autre côté. David Müller en eut le souffle coupé. Le spectacle était gigantesque. La forêt tropicale venait s'écraser contre le colosse de pierre, ultime rempart à sa voracité et son exubérance. D'un seul coup, on était ailleurs, dans un autre univers, dans un autre climat. Le contraste était saisissant. Une petite pluie fine et collante acheva de tremper son costume déjà en piteux état. Droit devant, une route impeccable comme tracée au cordeau bravait crânement le monstre végétal qui menaçait à tout moment de l'avaloir. Il était évident que la jungle devait gagner la bataille de cet incroyable bras de fer à bien des moments et que les hommes ne triomphaient temporairement qu'au prix d'une vigilance sans relâche et d'un travail de titans. D'ailleurs, très régulièrement, ils rencontraient des groupes d'ouvriers, machettes à la main, qui les regardaient passer d'un air morne, avant de leur tourner le dos et se remettre au travail avec toute l'énergie du désespoir face à un combat perdu d'avance. De temps en temps, leur petit attelage croisait un lourd convoi tracté par des mulets résignés. Ils tiraient d'impressionnants chargements de bois qui traverserait le désert en sens inverse pour être acheminé vers Meijos où le chemin de fer prendrait le relais.

À un moment, la route se divisa et ils s'engagèrent sur un chemin de terre débouchant comme une incongruité sur une

propriété élégante aux vastes pelouses entretenues. Au fond se dressait une grande maison de pierres, dont l'aspect massif était atténué par les grappes de bougainvilliers qui en couvraient les murs. Plus loin, la forêt reculait, dénudant de larges friches traversées par un ruisseau que longeait le chemin.

Le paysage se dégageait, s'allégeait. Il y avait des cultures, quelques chèvres. L'équipage franchit le lourd portail de fer forgé et une nuée d'enfants à moitié nus sortis d'on ne sait où se mit à courir à côté de la carriole, réussissant pour les plus habiles ou les plus téméraires à s'accrocher aux montants et à se laisser porter quelques mètres malgré les menaces peu convaincues des deux cochers. Arrivés devant le porche, tous se dispersèrent aussi rapidement qu'ils étaient venus, mais cette fois en silence.

Une femme d'âge mûr, à l'air austère, attendait le docteur en haut des marches. David Müller monta vers elle, gauche, ne sachant pas s'il devait lui prendre la main pour la lui serrer. Son regard l'en dissuada. Il attendit donc qu'elle parlât, ce qu'elle tarda à faire, le toisant ostensiblement, ce qui acheva de le mettre mal à l'aise.

« Docteur Müller, le señor Medeiros me charge de vous souhaiter la bienvenue. Il ne pourra vous recevoir ce soir et s'en excuse. Je vais vous faire accompagner dans votre chambre. »

Elle claqua dans ses mains. Une jeune femme apparut l'invitant à le suivre.

« Ah ! ajouta-t-elle au moment où il partait. Le souper est servi à dix-neuf heures et le señor Medeiros apprécie la ponctualité. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à le demander. Le maître tient à ce que votre séjour soit le plus agréable possible. »

